

Lignée canadienne de l'hon. M. Duplessis¹

Par JEAN-JACQUES LEFEBVRE

Archiviste

I. GATINEAU-DUPLESSIS

Nicolas (1629-1689 Québec), présent en 1657 à l'acte de prise de possession du fief de Pointe-du-Lac, par S. Sauvaget², épousa au Cap-de-la-Madeleine, en avril 1663,

CREVIER,

Marie (fl. 1649-1679), fille de Jeanne Esnard (fl. 1649-1679) et de Christophe Crevier (fl. 1615-1662)

II. DUPLESSIS

Louis, né en 1664, décédé après 1740 (?), seigneur du fief Gastineau, sis à la Pointe-du-Lac, 1712-1723, et du chef de sa femme, seigneur du fief Sainte-Marie, épousa à Batiscan, près la Pérade, en 1710,

LEMOYNE,

Jeanne (1676-1765), Trois-Rivières, fille de Jean L., seigneur de Sainte-Marie³

III. DUPLESSIS

Jean-Baptiste (fl. 1718-1778) épousa à Trois-Rivières, 1740

VACHER-LACERTE,

Françoise (fl. 1724-1777) fille de Jean-Charles et de Claire Bergeron

IV. DUPLESSIS

Isidore, né en 1763, à Pointe-du-Lac, épousa à Pointe-du-Lac, 1791,

ROUET,

Emélie, fille de Pierre R.⁴ et de Josephte Biron.

V. DUPLESSIS

Joseph (1795-1865) épousa à Yamachiche, 14 juillet 1817

CARON,

Marie-Rose, fille d'Augustin C. et de Rose M.-Lamothe,

¹ Généalogie sommaire. V. F. L.-Desaulniers, *Vieilles Familles d'Yamachiche*, Montréal, 1900, t. III, pp.

² V. Raymond Douville. *Premiers seigneurs et premiers colons de Sainte-Anne de la Pérade*, (Trois-Rivières), 1946.

³ V. Raymond Douville. *Op. cit.*, 97-107.

⁴ V. C. Tanguay, *Dictionnaire...* VII, 45.

VI. DUPLESSIS

Joseph (1820-1896) épousa à Yamachiche, 28 juillet 1846

LEFEBVRE-DESCOTEAUX,

Louise, née en 1820, déc. entre 1856 et '66, fille de François et de Rose Thibault.

VII. DUPLESSIS

Le père, du Premier ministre, *Nérée Le Noblet Duplessis* (1855-1926), natif d'Yamachiche, avocat en 1880, bâtonnier de Trois-Rivières en 1901, avait été quatorze ans (1886-1900) député de Saint-Maurice à l'Assemblée législative de Québec. En juin 1914, il avait succédé à son beau-frère le juge Richard-Stanislas Cook comme juge à la Cour Supérieure au district de Trois-Rivières. Le juge Duplessis est décédé à Montréal en juin 1926 ^{4a}.

Sa mère, Berthe Genest, (1861-1921), était la fille de Laurent-Ubald Genest (1828-1904), avocat, qui fut longtemps greffier de la Couronne et de la paix à Trois-Rivières, et qui avait épousé à la paroisse Notre-Dame de Montréal en janvier 1856, Emma McCallum (1833-1908), née à Montréal, décédée à Trois-Rivières, fille de John MacCallum (1795-1864), major de milice, et de Flavie Raymond (1804-1877), elle-même fille de J.-B. Raymond (1757-1825), de Laprairie, député de Huntingdon (Laprairie-Châteauguay) à la Chambre de Québec de 1800 à 1808 ⁵.

La soeur de sa mère, Bernardine-Florence Genest (1860-1931), avait épousé Richard-Stanislas Cook (1850-1924), — le frère du premier évêque de Trois-Rivières — qui, reçu avocat en 1874, fut maire, bâtonnier ⁶ et député (1900) de Trois-Rivières à la Chambre de Québec, enfin juge à la Cour supérieure en 1904.

Sa mère avait, à tout le moins, un frère, Samuel Genest, (1865-1937), fonctionnaire public à Ottawa, et qui était président des Ecoles séparées d'Ottawa, lors de la promulgation du fameux règlement XVII, et dont le fils, Jean, avocat en 1922, fut juge (1946) à la Cour suprême de l'Ontario ⁷.

Un frère de son aïeul, Charles-Borromée Genest (*fl.* 1832-1880), avocat en 1863, avait été député de Trois-Rivières à Québec en 1869-1871; marié en 1885, à Caroline Brunel, leur fils, Oscar B., né à Trois-

^{4a} V. P.-G. Roy, *les Juges de la P. d. Q.* Québec, 1933, p. 196. Portrait.

⁵ *Bulletin des Recherches Historiques*, avril 1952, p. 70.

⁶ 1958, *Revue du Barreau*, 498.

⁷ 1952, *Revue du Barreau*, 358.

Rivières en 1861, ordonné en 1888, était curé de Brocton, Mass., en 1904.

Son bisaïeul maternel, Laurent Genest (fl. 1785-1846), originaire de l'Île d'Orléans, marié à Marie-Anne Panneton, en 1810, à Gentilly où il était notaire, y exerça sa profession plus de trente-cinq années (1808-1846).

Quant à sa lignée paternelle, elle a été établie il y a de longues années par l'associé professionnel et le prédécesseur de son père au siège de Saint-Maurice à la Chambre de Québec, François Lesieur-Desaulniers (fl. 1850-1908), avocat, dans son savant ouvrage, *les Vieilles Familles d'Yamachiche*⁸. Relevons quelques faits :

Les parents du juge Nérée Duplessis, Joseph Duplessis (1820-1896) et Louise Lefebvre-Descôteaux (fl. 1820-1860) et ses grands-parents, Joseph Duplessis (1795-1865) et Rose Caron avaient contracté mariage à Yamachiche respectivement en 1846 et en 1817.

Son bisaïeul, Isidore Duplessis, né à Pointe-du-Lac en 1763, — fils de J.-B. D., marié à Trois-Rivières en 1740, à Françoise Vacher-Lacerte — marié lui-même à Pointe-du-Lac en 1791 à Emélie Rouet, était petit-fils de Louis Le Noblet Duplessis (fl. 1664-1740), marié à Batiscan en janvier 1710, à Jeanne Le Moyne (1696-1765), seigneur du fief Gatineau à la Pointe-du-Lac en 1710 et du chef de sa femme, seigneur du fief Sainte-Marie, près la Pérade⁹.

Enfin, Louis Le Noblet Duplessis était fils du pionnier, Nicolas Gastineau-Duplessis (1629-1869)¹⁰, venu en Nouvelle-France avec les troupes, marié au Cap-de-la-Madeleine, près Trois-Rivières, en avril 1663, à Marie Crevier (fl. 1649-1679), fille de Jeanne Esnard (fl. 1620-1682) et de Christophe Crevier (fl. 1615-1662) de Trois-Rivières, celui-ci, tige, en ligne masculine, de l'éminente famille québécoise Crevier-Duvernay.

⁸ Tome III, Montréal, 1900, pp. 154-167.

⁹ Raymond Douville, *Seigneurs et Colons de Sainte-Anne-de-la-Pérade, 1646-1681*, Trois-Rivières, 1946, pp. 95-107.

¹⁰ R. Douville, *op. cit.*

L'honorable Maurice Le Noblet-Duplessis

A la fin d'un après-midi harassant rempli de tâches diverses comme peut en connaître un bibliothécaire, depuis la recherche pénible de précédents dans les recueils judiciaires jusqu'aux réponses les plus courtoises possible aux mille questions des passionnés de quiz radiophoniques, le téléphone sonne de nouveau, et j'entends la voix de mon collègue de la Société royale du Canada, l'archiviste de la Province, M. Antoine Roy, qui me dit: "Nous reprenons la publication du *Bulletin des recherches historiques*; vous avez bien connu M. Duplessis: pourriez-vous écrire sa biographie pour notre prochaine livraison?" Spontanément, j'accepte. Le *Bulletin* m'a été trop souvent utile, et j'y ai trouvé si fréquemment des nécrologies pour que j'hésite à y collaborer.

Il est vrai aussi que j'ai bien connu M. Duplessis. Je l'ai rencontré la première fois au cours de l'hiver de 1934 quelques mois après qu'il eut été choisi à la convention de Sherbrooke chef du parti conservateur de la province de Québec. Il était membre d'un jury de débat oratoire dans lequel, en compagnie d'un autre étudiant en droit qui se nommait Jean Lesage, je représentais l'Université Laval. Nous avons soutenu que le bilinguisme intégral était impossible au Canada. Je m'étais fort irrespectueusement moqué du français accentué de Sir Wilfrid Laurier au grand amusement de M. Duplessis; mon compagnon possédait déjà cette éloquence que même ses adversaires lui concèdent, et nous fûmes vainqueurs contre deux étudiants de Montréal, Alban Flamand et Nantel David. Ce fut, je pense bien, la seule fois que M. Duplessis donna raison à M. Lesage. Il m'arriva ensuite de croiser quelquefois M. Duplessis dans la rue Saint-Louis et de l'entendre me dire: "Bonenfant, lorsque je prendrai le pouvoir, vous viendrez travailler avec moi." Mais alors la politique, pas plus que le fonctionnarisme, ne m'intéressait. Je terminai mon droit et je fus reçu avocat en juillet 1935. Un bureau d'avocat m'offrit \$20 par semaine: je préfèrai demeurer à l'*Événement* où je travaillais déjà comme étudiant. Je suivis les grandes campagnes politiques de l'automne 1935 et de l'été 1936. J'accompagnai surtout le Premier ministre libéral, M. Adélard Godbout, et c'est dire que lorsque l'Union nationale prit le pouvoir, le 17 août 1936, et que M. Duplessis devint Premier ministre, j'avais oublié ses offres plutôt aléatoires d'emploi. J'étais devenu chef des nouvelles à l'*Événement* sous les ordres de

Georges Léveillé qui était rédacteur-en-chef. Léveillé était un vieil ami de M. Duplessis qui l'appela auprès de lui. On me confia la responsabilité entière du journal sous la surveillance discrète et lointaine du rédacteur-en-chef du *Soleil*. Je n'avais que vingt-quatre ans et je pense bien que les grands patrons ne me prenaient pas très au sérieux. Ils essayaient de plaire à M. Duplessis sans déplaire à leurs amis libéraux. Je n'avais pas la souplesse nécessaire pour un tel jeu ; je fis des erreurs ; on me nomma un surveillant ; nous fîmes la grève et mes compagnons et moi, nous eûmes la vanité de croire que le propriétaire nous donnerait raison. Je devins chômeur, mais au bout de quelques semaines, j'allais retrouver Georges Léveillé auprès de M. Duplessis.

Au lendemain de Pâques, un matin d'avril 1937, je me présentai au bureau du Premier ministre. On me mit derrière un bureau face à des centaines de lettres : on me confia des dossiers à étudier ; je reçus des gens : j'écoutai des doléances et des demandes. Bref, sans trop m'en rendre compte, je devins secrétaire du Premier ministre ou plus précisément assistant de Georges Léveillé. Je le demeurai jusqu'à l'automne de 1939 alors que le gouvernement de l'Union nationale fut défait par M. Adélard Godbout. J'ai vécu auprès de M. Duplessis deux années et demie passionnantes dont j'ai gardé le meilleur des souvenirs. J'étais jeune, insouciant, et le travail ne m'effrayait pas même s'il exigeait parfois des journées de seize heures. Le Premier ministre me traitait comme son enfant, me permettant des réflexions parfois impertinentes qu'il n'aurait certes pas acceptées de gens de son âge. Par ailleurs, je pense que devant un jeune qui n'était pas lié intimement à la politique active et devant qui il n'avait à afficher des attitudes, il pouvait formuler des jugements et livrer des impressions qu'il gardait pour lui lorsqu'il y avait galerie.

Lorsque M. Duplessis redevint chef de l'Opposition, je le quittai pour aller travailler à la Bibliothèque de la Législature et y trouver par hasard une vocation qui m'était plus naturelle que l'activité politique. J'y demeurai même en 1944 lorsque l'Union nationale reprit le pouvoir et je pense bien que M. Duplessis ne comprit pas facilement que je préfère la tranquillité des livres à la fièvre quotidienne du pouvoir dans laquelle il se trouvait si heureux. Je le revis assez souvent tout de même, surtout après 1950, mes fonctions de bibliothécaire m'appelant à lui fournir la documentation dont il avait besoin. Je ne crois trahir aucun secret professionnel en disant que le lundi avant son départ pour Schefferville, je lui préparai des notes sur les Juifs au Canada, notes qu'il se proposait d'utiliser lors d'une cérémonie qui devait avoir lieu à Trois-Rivières le dimanche suivant.

J'ai donc bien connu M. Duplessis, mais une certaine pudeur m'empêche de tirer de cette connaissance personnelle une biographie pour le

Bulletin. Tout au plus, quelques souvenirs personnels pourront-ils éclairer discrètement certains événements. Quelques notes originales ajouteront peut-être aussi légèrement à la bonne nécrologie que Jean-Jacques Lefebvre, archiviste de la Cour supérieure de Montréal, a publiée dans la *Revue du Barreau* de décembre 1959.

Dans le *Journal des Trois-Rivières* du 21 avril 1890, sous le titre *Naissances*, on pouvait lire: "En cette ville, le 20 courant, madame N.-L. Duplessis, un fils." Dans la même livraison du *Journal* on annonçait que le député de Saint-Maurice (Nérée Duplessis) était allé la veille rendre compte de sa conduite parlementaire à ses électeurs de Yamachiche et on ajoutait qu'il semblait bien qu'il n'y aurait pas d'opposition contre lui. C'est sans doute ce qui a donné naissance à l'affirmation que le futur homme politique était né en pleine campagne électorale. En réalité, il aurait mieux valu dire qu'il était né à l'approche d'une campagne électorale. La législature provinciale avait été prorogée le 2 avril 1890 et dès lors, on fut à peu près certain qu'il y aurait des élections provinciales avant les vacances d'été. Elles ne furent annoncées officiellement qu'au milieu de mai et la votation eut lieu le 17 juin. Ces élections de 1890 opposèrent dans le Québec les Conservateurs que dirigeait Olivier Taillon et les Libéraux au pouvoir avec Honoré Mercier comme Premier ministre. Candidat conservateur dans le comté de Saint-Maurice, M. Duplessis n'eut pas d'adversaire. Dans l'ensemble de la Province, les Libéraux furent victorieux mais dans la région de Trois-Rivières, les Conservateurs l'emportèrent, M. Duplessis étant évidemment élu par acclamation dans Saint-Maurice et le député libéral, M. Turcotte, de Trois-Rivières, étant défait par M. Normand. Dès qu'il s'éveilla à la vie, le jeune Maurice Duplessis dut entendre parler de toutes ces luttes que dominait la forte personnalité de l'évêque de Trois-Rivières, Mgr Lafleche. Il se souvenait, je crois, des funérailles du grand évêque, aussi têtue et intransigeant que saint, qui était assez lié au parti conservateur et qui surtout détestait les Libéraux. Mgr Lafleche mourut le 14 juillet 1898 et ses funérailles prirent l'allure d'un événement national auquel assistaient le Premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, et celui du Québec, F.G. Marchand.

On trouve la généalogie de M. Duplessis du côté paternel dans les *Vieilles familles d'Yamachiche* (tome III) de François Lesieur-Desaulniers. On y constate qu'il est assez difficile de faire remonter ses origines à Richelieu ou à Duplessis Kerbodot, gouverneur de Trois-Rivières au XVIII^{ème} siècle comme certains ont tenté de le faire. Le premier ancêtre canadien de M. Duplessis fut Nicholas-Gastineau Duplessis (1629-1689) qui vint en Nouvelle-France avec les troupes et se maria au Cap-de-la-Madeleine en avril 1663. Du côté des ancêtres paternels de

M. Duplessis, on est généralement en présence d'agriculteurs, la terre paternelle étant située à la Pointe-du-Lac. Le père du Premier ministre, après une carrière politique assez bien remplie, devint juge de la Cour supérieure en 1914. Il mourut en 1926. Il avait belle allure et dans son livre sur *Les juges de la province de Québec*, Pierre-Georges Roy a écrit que "la figure du juge Duplessis n'était pas plus belle que ses qualités."

La mère de M. Duplessis se nommait Berthe Genest. Elle mourut en 1921 et Madeleine Huguenin — a tracé d'elle plus tard un beau portrait dans *Portraits de femmes*. Un des frères de madame Duplessis était Samuel Genest qui vécut de 1865 à 1937. Fonctionnaire fédéral à Ottawa, il fut considéré comme un des principaux chefs des Canadiens français d'Ontario dans leurs luttes pour la liberté scolaire à la suite du fameux Règlement XVII. Je crois que le souvenir de son oncle éclairait la vision que M. Duplessis avait du sort des minorités françaises en dehors du Québec. Pour lui, le problème de ces minorités était presque une affaire de famille, ce qui pouvait donner un sens plus profond à des paroles comme celles qu'il prononçait, en 1937, au Deuxième congrès de la langue française au Canada: "Respecter le bilinguisme dans Québec, c'est une excellente garantie qu'il sera respecté dans les endroits où nous sommes en minorité et c'est donner un magnifique exemple", ou encore à cette pensée qu'il exprimait en juin 1952 en participant, à l'occasion du Troisième Congrès de la langue française, à un programme radiophonique intitulé "La ronde des voix françaises d'Amérique", "La conservation de cet héritage (notre héritage culturel français) et son rayonnement au Canada et en Amérique exige le maintien d'une province de Québec forte et autonome, maîtresse de son destin et possédant, en fait et en droit, tous les moyens d'action nécessaires pour promouvoir l'éducation dont la culture n'est que l'épanouissement". (*L'Action catholique*, mercredi le 25 juin 1952).

Parmi les événements qui frappèrent le jeune Maurice Duplessis, je crois qu'il faut placer au premier rang les événements politiques. Son père fut député à l'Assemblée législative du Québec de 1886 à 1890. Il se présenta sans succès en 1904 comme candidat conservateur aux élections provinciales et aux élections fédérales. Il recevait chez lui beaucoup d'hommes politiques du parti conservateur, et M. Duplessis a souvent rappelé que très jeune, il avait en particulier entendu parler de politique entre son père et Thomas Chapais. Ce dernier n'était le cadet du premier que de trois ans et en 1936, le Premier ministre fut heureux d'appeler le vieil ami de son père, devenu Sir Thomas Chapais, à siéger dans son cabinet. En septembre 1938, s'étant absenté de la Province, il

en fit le Premier ministre intérimaire apportant ainsi au vieillard qui avait vécu toute sa vie dans l'Opposition une des plus belles joies de sa carrière politique.

Continuant à imaginer les premières impressions d'un enfant, on peut se souvenir qu'en juin 1896 Wilfrid Laurier fut élu Premier ministre du Canada mettant fin à l'hégémonie des Conservateurs qui durait depuis 1878. Evidemment, le père de M. Duplessis était plutôt un adversaire de Laurier et la victoire libérale ne dut pas être regardée dans la famille comme un événement très réjouissant. Cependant, plus tard, M. Duplessis s'est toujours plu à citer Sir Wilfrid Laurier et en particulier une déclaration tirée d'un discours à Sommerset, en 1877: "C'est un principe tout à fait faux que celui d'après lequel un gouvernement perçoit les revenus et un autre les dépense."

Le jeune Duplessis dut aussi être frappé en mai 1897 par la défaite des Conservateurs provinciaux. Son père fut réélu mais les Conservateurs connurent dans la Province un échec dont ils ne relevèrent pas pendant près de quarante ans. En effet, avec l'arrivée au pouvoir, en 1897, de Félix-Gabriel Marchand, commença la succession ininterrompue des gouvernements libéraux qui ne devait se terminer qu'en août 1936 avec l'arrivée au pouvoir de M. Duplessis.

Le jeune Duplessis étudia chez les Pères de Sainte-Croix du Collège Notre-Dame de la Côte-des-Neiges de Montréal, et il y connut un religieux qui devait plus tard devenir célèbre et auquel il voua un culte profond, le Frère André. Puis, il fit ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières d'où il sortit bachelier ès arts en 1910 et ses études de droit à l'Université de Montréal pour être reçu avocat en 1913. La faculté de droit était alors située rue Saint-Denis et le Premier ministre a rappelé ses souvenirs d'étudiant en droit lors du soixante-quinzième anniversaire de la Faculté en 1953.

M. Duplessis connut d'abord une carrière d'avocat très actif à Trois-Rivières. Il se présenta pour la première fois aux élections provinciales de 1923 qui eurent lieu en plein hiver. Cette élection opposait M. Alexandre Taschereau premier ministre à la tête du parti libéral et M. Arthur Sauvé, chef du parti conservateur. On y discuta surtout l'affaire Blanche Garneau, le meurtre d'une jeune fille dont les auteurs, prétendait-on, étaient protégés par le gouvernement. Les élections se terminèrent par une victoire éclatante des Libéraux et le jeune Maurice Duplessis fut défait dans Trois-Rivières par le notaire Ludger-Philippe Mercier. En 1927, il triompha du même adversaire pour être réélu ensuite à chaque élection jusqu'à la dernière où il se présenta en 1956. Il prit rapidement figure de chef de l'Opposition même avant d'en avoir le titre. C'est en

octobre 1933 qu'il fut choisi officiellement à Sherbooke comme chef de parti conservateur à la suite d'une intervention spectaculaire d'Armand Lavergne qui, malade, marchant avec des béquilles, monta sur l'estrade et prononça les paroles suivantes: "Duplessis s'est battu. Ouvrez-lui les portes de la gloire et il fera entrer le bonheur et la prospérité pour cette Province". (*L'Événement*, 5 octobre 1933).

Dans le Québec, la crise économique avait exaspéré le nationalisme canadien-français traditionnel. On attaquait les puissances économiques presque toujours anglo-saxonnes et on accusait l'administration libérale de les protéger. M. Duplessis reçut en 1935 l'aide de l'Action libérale nationale, formée de jeunes libéraux qui, sous la direction de Paul Gouin, s'étaient détachés de leur parti qu'ils considéraient comme vieilli et stérile. Conservateurs et Libéraux dissidents formèrent une coalition qui, au cours de l'élection de novembre 1935, ébranla le gouvernement Taschereau et permit à une opposition parlementaire très forte de révéler des scandales administratifs. Ce fut le coup décisif porté au régime libéral qui fut renversé aux élections d'août 1936. (Cf. Herbert F. Quinn: "*The Role of the Union Nationale Party in Quebec Politics, 1935-48*". *Canadian Journal of Economics and Political Science*, XV (1949), pp. 523-32.

C'est le début d'une nouvelle époque qui, elle-même, s'est terminée en 1960 et dont l'histoire objective ne peut s'écrire maintenant. Cette époque débute par une sorte de prélude, le gouvernement Duplessis de 1936-39 qui peut être plus facilement objet d'étude impartiale et qui prend fin avec les élections du début de la guerre de 1939. Pourquoi M. Duplessis a-t-il alors précipité des élections? Y était-il obligé? Pourquoi a-t-il été défait? C'est presque déjà un sujet de thèse sur lequel un livre comme *The Mackenzie King Record* de J. W. Pickersgill apporte déjà un peu de lumière. Puis, M. Duplessis vécut cinq années d'opposition au cours desquelles avec son esprit combatif il fut loin d'être malheureux. Il reprit le pouvoir en 1944 et le conserva jusqu'à sa mort à Schefferville le 7 septembre 1959. Ce sont quinze années d'histoire que partisans et adversaires ont déjà discutées avec passion et qui ne relèvent pas de cette nécrologie ou plutôt de ces quelques notes éparses.

Souhaitons que dans vingt-cinq ans environ, un historien compétent et honnête, à l'aide d'abondantes archives bien conservées et bien classées, entreprenne une étude complète de l'homme et aussi de son époque. S'il a du talent, il écrira un des livres les plus passionnants que puisse produire le Canada de langue française.

Jean-Charles BONENFANT.